365

Nouveau Hardi
Théâtre royal

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

M. TARDIF,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 1^er^ DÉCEMBRE 1824.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. TARDIF, propriétaire, homme de 50 ans.	M. Numa.
MADELINE, jeune orpheline, sa filleule. .	Mlle Dejazet.
Mme URSULE PINCÉ, veuve	Mme Grevedon.
DIDIER, notaire à Montgeron	M. Ferville.
Mlle FÉLICITÉ, sa sœur	Mme Julienne.

La scène se passe à Melun.

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de Madame, à M. Théodore, Bibliothécaire et copiste, au théâtre de Madame.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 15 octobre 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, ..

MONSIEUR TARDIF,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un petit salon de campagne au rez-de-chaussée, porte au fond; sur le premier plan, à droite du spectateur, la porte qui conduit au jardin, ensuite une croisée; et sur le deuxième plan, la chambre de Didier; à gauche, sur le premier plan, la porte d'un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, FÉLICITÉ, MADELINE, une Bonne, *portant des Paquets.*

MADELINE, *entrant avec Didier et Félicité, et s'adressant à la bonne.*

Marguerite, portez tout cela dans l'appartement de monsieur. (*désignant l'appartement à droite du spectateur; la bonne sort.*) Comment, monsieur Didier, vous voilà à Melun avec mademoiselle votre sœur! Quel hazard vous amène donc chez nous ?

DIDIER.

Tu ne t'en doutes pas ?... N'est-ce pas demain la sain-Placide ?

MADELINE.

C'est ma foi vrai... c'est la fête de M. Tardif, mon parrain... Moi, qui suis de la maison, je n'y pensais pas.

DIDIER.

Ce matin j'étais levé à six heures, c'est mon habitude, je ne dors pas; mais il faut ça... quand on est comme moi à la tête d'une étude aussi considérable... notaire, à Montgeron !... pas davantage.

MADELINE.

Ça va donc toujours bien ?

DIDIER.

Impossible autrement.... Un endroit aussi fréquenté.... à six lieues de Paris... grande route de Lyon... vingt-deux diligences par jour... je les vois de mon étude, où je suis toujours à la fenêtre... Moi, j'aime à savoir tout ce qui se passe.

AIR : *Lise aime le beau Gernance.*

Je vais sur la grande route ;
Là j'interroge, j'écoute...
J'ai des nouvelles *gratis*,
J'en ai de tous les pays :
On n'en est point économe,
Et l'on ment... ça m'est égal ;
Et je rentre chez moi, comme
Si j'avais lu mon journal.

Ce matin donc, je dis à Félicité, ma sœur, qui arrive de Paris... Mademoiselle Didier, si nous allions faire une surprise à M. Tardif, mon ancien ami, que tu n'as pas vu depuis dix ans, et qui jadis était un de tes adorateurs ?

FÉLICITÉ.

C'est-à-dire, mon frère...

DIDIER.

Ah ! tu ne peux pas le nier... il te faisait autrefois la cour... Mais c'est tout naturel, quand on a été élevé ensemble... il faut ça... « Eh bien, me dit-elle, nous verrons. » C'est tout vu... moi, je suis expéditif... un quart d'heure après, j'avais fait nos paquets, brossé la cariole, signé deux contrats de mariage, et attelé *Cocotte*.... six lieues à faire.... en deux heures, nous étions à Melun... c'est moi qui conduisais, et je mène mon cheval comme les affaires.... en poste.... il faut ça.

MADELINE.

Eh bien, mon parrain va être joliment content... il est sorti ; mais je vais le chercher.

DIDIER.

Du tout ; ne le préviens pas... puisque nous voulons le surprendre.

FÉLICITÉ.

Oui, ma chère... et puis il nous faut le temps de préparer nos bouquets et nos couplets.

DIDIER.

Oui... les bouquets, les couplets... c'est une idée de ma sœur... elle donne dans le sentiment et dans les vers... Moi, je ne fais que de la prose; mais je la fais bonne.... A propos, connais-tu ici, à Melun, madame Pincé... une veuve ?

MADELINE.

Non, monsieur.

DIDIER.

J'ai à lui remettre des papiers de la succession de son mari.

MADELINE.

Je tâcherai de vous découvrir son adresse... Mais vous ne pouvez pas arriver plus à propos... car M. Tardif, mon parrain, a, dans ce moment, des affaires où il ne se reconnaît plus.... D'abord, il faut qu'il déménage.... et vous savez qu'il n'est pas vif... et puis une autre nouvelle... je vais me marier.

FÉLICITÉ.

Vous, Madeline !... (*bas à Didier*) Vous le voyez, monsieur... il n'y a que moi qui ne me marie point.

DIDIER, *bas.*

Taisez-vous donc... (*haut*) Quoi ! vraiment, Madeline, tu vas t'établir ?

MADELINE.

Oui, monsieur... Je n'y tiens pas ; mais c'est mon parrain qui l'a voulu... J'étais une pauvre orpheline... il m'a recueillie, il m'a élevée... il me donne une dot de mille écus... car lorsqu'il faut faire du bien, il n'est jamais en retard ; et c'est la seule chose pour laquelle il se dépêche.

FÉLICITÉ.

Et qu'est-ce que vous épousez, ma chère ?

MADELINE.

Julien Bertrand, un employé de l'octroi.

DIDIER.

Je le connais... un jeune blondin.

MADELINE.

Vous êtes bien bon!.. ici ils disent qu'il est roux; et même, je crois, qu'il a un œil qui ne ressemble pas à l'autre.

DIDIER.

Je comprends... il y a du louche.

FÉLICITÉ.

Et vous prenez un pareil mari ?

MADELINE.

Ecoutez donc, mademoiselle... qu'est-ce que vous voulez qu'on ait pour mille écus?... surtout maintenant que tout est si cher.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il dit qu'il m'adore, et promet
D'êtr' l'exempl' des maris fidèles.

FÉLICITÉ.

Chacun le dit; puis en secret
En jure autant à d'autres belles.

MADELINE.

Moi je crois à sa bonne foi;
A qui s'fierait-on, je l'demande ?
Si les employés de l'octroi
Faisaient aussi la contrebande.

DIDIER.

Tais-toi donc... qu'est-ce que j'entends là ?

AIR : *Fragment d'une nuit au château.*

Oui, l'on vient, c'est lui peut-être.
Ma sœur, sauvons- nous soudain;
Car nous ne devons paraître
Que le bouquet à la main.
(*Montrant l'appartement à gauche.*)
Ici, nous allons l'attendre.

MADELINE.

Il faudra me prévenir,
Quand vous voudrez le surprendre
Pour que j'aille l'avertir.

ENSEMBLE.

Mais on vient, c'est lui peut-être !

Il faut { nous / vous } sauver soudain;

Car { nous ne devons / vous ne devez } paraître

Que le bouquet à la main.

(*Didier et Félicité entrent par la chambre à droite.*)

SCÈNE II.

MADELINE, puis URSULE.

MADELINE.

Il faudra aussi que je songe à mon bouquet; c'est bien le moins, après tout ce que je lui dois... Eh, mon dieu! c'est mademoiselle Ursule, notre propriétaire, celle qui veut nous mettre à la porte...

URSULE.

Bonjour, ma belle enfant... est-ce que M. Tardif n'est pas rentré?

MADELINE.

Non, mademoiselle... il est allé consulter son homme de loi sur les chicanes que vous lui faites...le renvoyer d'une maison où il est depuis vingt ans.

URSULE.

Eh, mon dieu! ce n'est pas ma faute.... Quand j'ai acheté cette maison, il y a trois ans, j'ai proposé à M. Tardif de renouveler son bail qui allait expirer... il a toujours différé de jour en jour.. le terme arrive... un autre locataire se présente... il offre le double de loyer... que faire?... Les pauvres propriétaires sont bien malheureux !

MADELINE.

Oui, vraiment, je les plains... Je ne conçois pas comment mon parrain n'a pas acheté une maison à lui.

URSULE.

J'en serais désolée... car je tiens beaucoup à conserver

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

chez moi M. Tardif... un homme seul... d'un caractère paisible... d'un âge raisonnable... cinquante ans au moins.

MADELINE.

Du tout... il n'en a que quarante neuf.

URSULE.

Une fortune médiocre, mais honnête.

MADELINE.

Médiocre!... dix mille livres de rente, en bonnes terres.

URSULE.

Tant que cela!... je n'aurais pas cru. Mais peu importe... l'essentiel, dans un locataire, c'est la moralité; ce sont les principes... et ceux de M. Tardif cadrent si bien avec les miens, que je ferais des sacrifices pour le conserver.

MADELINE.

Est-il possible!

AIR : *du Ménage de garçon.*

Pour lui, quelle bonne nouvelle!

URSULE.

Oui, dans ma maison, je prétends,
A cette loi toujours fidèle,
Ne loger que d'honnêtes gens.

MADELINE.

Par les propriétair's avides
Ce plan ne s'ra pas approuvé;
Ça f'rait trop d'appartemens vides,
Et d'locatair's sur le pavé.

URSULE.

Je venais proposer un arrangement à M. Tardif... une légère augmentation que nous fixerons à l'amiable, ou plutôt qu'il fixera lui-même... car les femmes n'entendent rien aux affaires... quand on a vingt-sept ans, qu'on est demoiselle, et qu'il faut à la fois veiller à sa fortune et à sa réputation... on se trouve dans des positions bien délicates et bien embarrassantes.

MADELINE.

Cette pauvre demoiselle!... et comment ne vous mariez-vous pas?

URSULE.

C'est ce que tout le monde me dit; mais je ne puis m'y résoudre... d'abord, je n'aime point les jeunes gens.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Que d'autres vantent le printems,
L'automne est pour moi préférable;
La jeunesse à ses agrémens;
Mais l'âge mûr est plus aimable.

MADELINE.

Pour les maris vieux et prudens,
Puisque vous avez le cœur tendre;
Je l'prendrais toujours de vingt ans...
On en est quitte pour attendre.

URSULE.

Et puis, je tiens à être aimée pour moi-même... j'ai là dessus des idées de pension... et quand on a été élevée là dedans... Mais pardon; je vous fais perdre votre temps... et je sais combien il est précieux!... vous êtes si aimable, si intéressante... vous prodiguez à votre parrain des soins si touchans... Ah! la belle chose que la reconnaissance!... Vous direz à M. Tardif que je suis venue, et que je le prie de monter chez moi quand il rentrera... Croyez-vous qu'il soit long-temps dehors?

MADELINE.

Dam! il m'a dit : « Je rentrerai à dix heures; » les voilà dans l'instant... il ne faut pas compter sur lui avant midi... Ça vous paraît peut-être drôle, qu'il soit toujours comme cela, de deux heures en arrière.

URSULE.

Du tout... une fois qu'on le sait, cela revient au même... j'attendrai donc chez moi son retour... Adieu, ma belle enfant; puisque vous restez dans la maison, j'espère que nous aurons souvent le plaisir de nous voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MADELINE, *seule.*

Voilà une aimable personne!... eh bien! ce que c'est

pourtant!... moi qui la connaissais à peine... j'avais des préventions contre elle.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Une autrefois ça doit m'apprendre...
V'là comme on juge son prochain ;
(*Écoutant.*)
Eh, mon dieu ! que viens-je d'entendre ?
Serait-ce déja mon parrain ?
Eh ! oui.... c'est bien lui, ce me semble ;
Mon œil ne s'est point abusé ;
Il est exact... mon dieu ! je tremble. ...
Il faut qu'il soit indisposé.

SCÈNE IV.

MADELINE, M. TARDIF.

MADELINE, *courant à lui.*

Mon parrain... vous n'êtes pas malade?

M. TARDIE.

Du tout... c'est comme un fait exprès! et ils finiront par me faire perdre la tête.

MADELINE.

Qu'y a-t-il donc?

M. TARDIF.

Laisse-moi le temps de me reconnaître ; car les événemens se pressent avec une rapidité... il semble que tout le monde se soit donné le mot pour se dépêcher... Autrefois, on faisait les affaires avec calme et réflexion... aujourd'hui, on les enlève à la course!... Voyant qu'il fallait tôt ou tard déménager, j'avais pris un parti... je voulais acheter cette belle maison qui fait le coin de la rue de Paris.

MADELINE.

C'est une bonne idée que vous aviez là.

M. TARDIF.

Voilà pourquoi, ce matin, j'étais sorti de si bonne heure...

A neuf heures, en me levant... j'arrive tout essoufflé à l'audience des criées... je veux surenchérir, on ne veut pas.

MADELINE.

Et pourquoi donc?

M. TARDIF.

Sous prétexte qu'elle a été vendue hier... ça n'est pas possible... elle avait été affichée pour le 18.

MADELINE.

Justement, c'est aujourd'hui le 19.

M. TARDIF.

Tu crois! eh bien! je te demande si ce n'est pas une fatalité... je ne peux jamais arriver le jour même... C'est comme l'autre semaine, mes rentes sur le grand livre... je les ai vendues le lendemain du bon moment... Désolé de ma spéculation, je retourne aux messageries, prendre la diligence de Melun... il y avait une heure qu'elle était partie... enfin ça n'est fait que pour moi.

MADELINE.

Non, mon parrain... mais pour rendre la partie égale, vous devriez toujours vous mettre en route la veille... par ce moyen, vous arriveriez en même temps que les autres.

M. TARDIF.

C'est ça, pour passer sa vie à s'essouffler; pour agir comme un brouillon... je suis comme il faut être... ce n'est pas ma faute, mais celle de mon siècle qui est trop vif

AIR : *A soixante ans.*

Pour arriver chacun fait son possible,
Moi... ma devise est : *ne nous pressons pas.*
Aussi ma vie est un ruisseau paisible,
Qui, vers le but s'écoulant sans fracas,
Fuit à regret, et revient sur ses pas.
Des autres, l'existence active
Est un torrent que l'orage a grossi...
Qu'y gagne-t-il ?... plus son cours est hardi,
Plus il s'élance, et plus tôt il arrive
A l'Océan, où tout finit pour lui.

A propos de vivacité... dis donc, Madeline, j'ai rencontré tout-à-l'heure Julien, ton amoureux; et j'ai causé une heure avec lui... Sais-tu que ce gaillard-là est bien heureux d'épouser une jolie fille comme toi... Et puis, tu es si bonne, si douce... c'est un vrai trésor que je lui donne là... Aussi, il est pressé comme un diable; et il veut toujours que je fixe une époque pour votre mariage.

MADELINE.

Au fait... voilà trois mois que vous le faites attendre.... et que vous remettez de jour en jour.

M. TARDIF.

Eh bien ! calme toi... cela va maintenant dépendre de toi seule.

MADELINE.

De moi, mon parrain!

M. TARDIF.

Oui... c'est une idée qui m'est venue, tout-à-l'heure, et que je suis bien fâché de ne pas avoir eue plutôt; mais c'est toujours comme ça, les bonnes idées n'arrivent que les dernières... (*Prenant une prise de tabac.*) Et comme c'en est une d'où dépend ma fortune...

MADELINE, *vivement.*

Votre fortune!... et vous me dites cela avec une tranquillité!... Parlez vîte, je veux savoir ce que c'est.

M. TARDIF.

Attends au moins que je m'asseye.

MADELINE, *lui approchant un fauteuil.*

Tenez, mon parrain... là, sur ce fauteuil... Mais parlez donc... Est-ce quelque danger, quelque malheur, qui vous menace? J'en suis toute tremblante.

M. TARDIF.

Cette chère enfant!... Voici de quoi il s'agit... (*Il est assis, Madeline est debout et s'appuie sur son fauteuil.*) J'avais un oncle, qui toute sa vie était resté garçon, et qui s'était trouvé si malheureux du célibat, qu'il voulait absolument me voir marié... Il mourut auparavant : mais...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Il me laissa son héritage,
En m'ordonnant en des termes exprès,
De prendre femme et d'entrer en ménage
Dans les dix ans qui suivraient son décès.

MADELINE.

Il savait bien qu'vous aimiez les délais.

M. TARDIF.

Je me suis dit : » Suivons mes destinées,
» Au célibat s'il faut être enlevé,
» Et si l'hymen un jour m'est réservé,
» Prenons d'abord gaîment ces dix années,
» C'est toujours cela de sauvé;
» Comme garçon prenons ces dix années,
» C'est toujours cela de sauvé. »

Mais, hier, en parcourant mes papiers pour l'achat de cette maison, je suis tombé sur mon extrait de baptême... et, le croirais-tu?... j'ai vu que j'avais cinquante ans dans un mois.

MADELINE.

Dans un mois... et quand votre oncle est mort, vous aviez?...

M. TARDIF.

Quarante ans... ainsi de compte fait, me voilà à la fin de la dixième année, terme de rigueur... Et il faut renoncer à huit mille livres de rente, qui sont presque toute ma fortune, si je ne suis pas marié le premier janvier... Je vous demande si, dans une affaire aussi importante, on a jamais vu presser les gens à ce point-là?

MADELINE.

Comment!... vous aviez dix ans devant vous!

M. TARDIF.

Oui, sans doute... mais qu'est-ce que dix ans, quand ils sont passés?... J'ai perdu les six premières années, à me dire : « J'ai le temps; »... les deux autres, à me dire : « Ah! ça, il faudrait y penser. » — Et voilà deux ans, que je m'en occupe sérieusement... il y a quatre demoiselles de la ville sur lesquelles j'avais des vues.

MADELINE.

Quatre... ce n'était pas mal pour commencer.

M. TARDIF.

Oui... mais c'était bien un autre embarras... je ne savais laquelle choisir; et pendant que j'hésitais, la première s'est mariée, la seconde est partie pour Paris; la troisième est morte... et la quatrième...

MADELINE.

Eh bien!... la quatrième?...

M. TARDIF.

Oh! la quatrième est encore à marier... Mais il y a ici de jeunes officiers qui sont fort aimables... enfin... je suis encore arrivé trop tard.

MADELINE.

C'est jouer de malheur.

M. TARDIF.

Aussi, je n'en viendrai jamais à bout... mais, je me suis dit, ce matin : « Madeline a de l'esprit, de l'intelli- » gence; il n'y a qu'elle qui puisse me trouver ça. » Et pour le stimuler encore davantage, j'ai annoncé tout-à-l'heure à Julien que son mariage se ferait le même jour que le mien... ainsi, je ne m'en mêle plus... Vous voilà intéressés tous les deux à avoir de l'activité pour moi.

SCÈNE V.

Les Mêmes, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Ursule, ma maîtresse, fait demander si monsieur Tardif est rentré.

MADELINE, *au domestique qui ressort.*

Eh! mon dieu, oui; on va passer chez elle... (*à M. Tardif.*) J'oubliais de vous dire que votre propriétaire est venue ici ce matin, et consent à vous garder, moyennant une légère augmentation.

M. TARDIF.

Il se pourrait !... Dieu soit loué!

MADELINE.

Elle vous donne même la préférence sur un étranger qui lui offrait le double de votre loyer.

M. TARDIF.

Sais-tu, Madeline, que voilà un procédé très-délicat... Cette femme-là n'était pas née pour être propriétaire.

MADELINE.

Aussi, il faut aller la remercier.

M. TARDIF.

C'est bien mon intention, et le plutôt que je pourrai... tantôt, après mon dîner.

MADELINE.

Non, mon parrain, sur-le-champ, ou vous n'irez pas d'ici à huit jours... prenez votre chapeau... partez vîte.

M. TARDIF.

Un instant... laisse-moi au moins le brosser.

MADELINE.

Mais, attendez donc... J'y pense maintenant... Jamais vous ne trouverez rien de plus convenable.

M. TARDIF.

Que veux-tu dire?

MADELINE.

Que vous avez auprès de vous ce que vous cherchez... une demoiselle qui a vingt-sept ans, de la fortune, un caractère charmant... En un mot, mademoiselle Ursule, votre propriétaire.

M. TARDIF.

Mademoiselle Ursule!... En effet, elle n'est vraiment pas mal... Et tu crois que je pourrais lui convenir?

MADELINE.

Elle veut elle-même s'établir... elle cherche un mari; elle n'aime point les jeunes gens.

M. TARDIF.

Cela se trouve à merveille.

MADELINE.

Et elle m'a parlé de vous avec tant de grâce et de prévenance... Elle a l'air si aimable... Oh! vous serez très-heureux avec elle.

M. TARDIF.

Et puis me voilà sûr de ne pas déménager... Eh bien! Madeline, je verrai ces jours-ci à lui faire ma cour.

MADELINE.

Eh! non... Il faut vous déclarer sur-le-champ : elle vous attend.

M. TARDIF.

Au fait, mon chapeau doit être brossé... J'y cours hardiment... Dis donc, Madeline, si tu venais avec moi?

MADELINE.

Eh! mon parrain, cela gâterait tout... Tenez, encore une demi-heure de perdue.

M. TARDIF.

Sois tranquille... je vais me dépêcher d'être aimable.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADELINE, *seule.*

Ce n'est pas sans peine... mais je crois que ça réussira... et puisqu'il s'en rapporte à moi, je veux qu'il fasse un bon mariage... Ah! vous voilà, M. Didier... Arrivez donc vîte.

SCÈNE VII.

MADELINE, DIDIER.

DIDIER.

Qu'y a-t-il donc?

MADELINE.

D'excellentes nouvelles... C'est vous qui nous portez bonheur... Dès qu'il y a un notaire dans une maison, crac... voilà les mariages qui arrivent.

DIDIER.

Il faut ça... des contrats et des testamens, je ne sors pas de là... Voyons, de quel mariage s'agit-il?

MADELINE.

D'abord, du mien, dont je vous ai parlé; et puis, ensuite... vous vouliez faire une surprise à mon parrain; et c'est lui qui vous en prépare une jolie... Apprenez qu'il se marie.

DIDIER.

Il serait vrai!

MADELINE.

Et devinez avec qui?

DIDIER?

Je te comprends... ce cher ami!... Est-ce aimable à lui?... Mais il a toujours eu tant d'amitié pour nous.

MADELINE.

Que voulez-vous dire?

DIDIER.

Que cela se rencontre à merveille!... moi qui connais toutes ses affaires... je savais parfaitement que d'ici à un mois, il était obligé de se marier... Alors, je me suis dit : « J'ai là ma sœur Félicité, qui a été élevée avec lui, qui « est de son âge.. un mariage assorti... il faut ça.»

MADELINE.

Ah, mon dieu!... Qu'est-ce que vous m'apprenez-là?... ce n'est pas elle qu'il épouse.

DIDIER.

Hein!... qu'est-ce que c'est?

MADELINE.

Eh bien!... c'est mademoiselle Ursule, notre voisine et la propriétaire de cette maison.

M. Tardif.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DIDIER.

Et il ne m'a pas consulté!... Tu ne lui as donc pas dit que nous étions arrivés chez lui?

MADELINE.

Non, monsieur... Vous m'aviez dit de garder le silence, à cause que vous vouliez le surprendre.

DIDIER, *à part.*

C'est ma bête de sœur avec ses bouquets!... (*haut avec sentiment*) Pauvre fille!... Je suis sûr qu'elle en mourra, car elle a toujours eu un faible pour Tardif... Elle y pense depuis vingt ans... Eh! quelle autre, plus qu'elle, méritait ce prix de l'amour et de la patience!

MADELINE.

Pardine, j'en suis désolée... car vous sentez bien que, puisqu'il y a pour lui obligation de se marier... j'aimerais bien mieux qu'il épousât la sœur de son ami intime.

DIDIER.

Eh! oui, sans doute... l'amitié... la nature... il faut ça.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

De tous les rêves de la vie
C'était le rêve le plus doux;
Je me disais: » Ma sœur chérie
» Aura Tardif pour son époux. »
J'espérais qu'un ami fidelle
Viendrait à mon aide ici-bas,
Et que sa main soutiendrait celle
Que j'eus si long-temps sur les bras.

Mais le voici... par égard pour ma sœur... je te demande le plus profond silence.

MADELINE.

Soyez tranquille... je ne bavarde jamais.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, M. TARDIF.

M. TARDIF, *au fond.*

J'espère que cette fois, j'ai mené cela vivement... (*ap-*

percevant Didier) Que vois-je!.. mon ami Didier!... suis-je heureux de t'embrasser?.. il y a si long temps.

DIDIER.

C'est ta faute.... ingrat!...

M. TARDIF.

Non, mon ami.. car voilà trois ans que, tous les dimanches, je dois aller vous voir... Madeline te le dira.... et ta sœur Félicité?

DIDIER.

Je l'ai amenée avec moi... elle est là.... (*Désignant la chambre où elle est.*)

M. TARDIF.

Surcroît de bonheur!... vous ne pouviez pas venir plus à propos.... je me marie.

MADELINE et DIDIER.

Il serait vrai!

M. TARDIF.

Tu as raison, Madeline... j'ai été parfaitement accueilli... c'est la candeur, c'est l'innocence mêmes..... et quand j'ai prononcé le mot de mariage..... si tu savais comme elle a rougi... plus que moi, je parierais.

DIDIER.

Je t'en fais mon compliment... Ainsi tout est terminé?

M. TARDIF.

Oh! pas encore... j'ai remis à demain pour parler d'affaires, et signer le contrat..... En attendant, elle doit le faire préparer chez le notaire de la ville; mais puisque te voilà, c'est toi que ça regarde.

DIDIER.

Je te remercie infiniment... Et quel est l'âge de ta prétendue?

M. TARDIF.

De vingt-sept à vingt-huit.. et puis c'est une demoiselle.. j'y tenais beaucoup; j'aime mieux cela qu'une veuve.

MADELINE.

Et pourquoi donc?

M. TARDIF.

Tiens... elle me fait là des questions... c'est un caractère que l'on façonne à sa volonté.... le plus étonnant, c'est que je suis sa première inclination..... elle me l'a dit..... voilà donc une fois où je serai arrivé à temps... Tiens, mon ami, regarde donc par cette porte vitrée..... (*Il conduit Didier auprès de la porte*) Tu peux l'appercevoir d'ici; elle traverse le jardin; sans doute pour aller chez le notaire.

DIDIER, *à part.*

Ah, mon dieu!... (*à Tardif.*) Comment c'est là ta prétendue?

M. TARDIF.

N'est-ce pas qu'elle est bien?

DIDIER, *toujours près de la porte vitrée.*

Oh! charmante!... je la connais beaucoup.

M. TARDIF.

Tu la connais!

DIDIER.

Oui, sans doute.... j'ai même là des papiers pour elle... c'était une de mes clientes; elle avait, il y trois ans, une propriété près de Montgeron.... et comme c'est moi qui, autrefois, avais liquidé la succession de son mari.....

M. TARDIF.

Qu'est-ce que tu dis donc? son mari!

DIDIER.

Eh! oui... M. Pincé, son mari... un receveur de l'enregistrement, qui est mort, il y a quatre ans, en lui laissant une cinquantaine de mille francs.... elle sera venue s'établir à Melun, où elle aura acheté cette maison.

M. TARDIF.

Je n'en reviens pas... Quoi! mademoiselle Ursule!...

DIDIER.

Est madame veuve Ursule Pincé..... vois plutôt..... sur

cette lettre.... tout le monde te le dira.... elle faisait même assez mauvais ménage... mais on ne réussit pas une première fois, et on se rattrape une seconde.... le tout est de ne pas se décourager.

M. TARDIF.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Moi qui croyais être premier en date !

DIDIER.

C'est un hasard assez rare ici bas.

M. TARDIF.

Je la croyais demoiselle.... et l'ingrate
Eut un époux et ne m'en parlait pas.

DIDIER.

C'est sa mémoire, hélas ! qui l'a trahie.

M. TARDIF.

Soit .. mais je n'ose à présent m'y fier.
Il se peut bien qu'un jour elle m'oublie,
Puisqu'elle avait oublié le premier.

Tu le vois Madeline..... mon étoile me poursuit toujours.

MADELINE.

Eh ! non, mon parain... si ce n'était que cela.... il n'y aurait pas de quoi se désoler... car malgré vos idées, j'aimerais autant vous voir épouser une veuve,... mais puisqu'elle vous a trompé sur ce chapitre-là... elle peut vous tromper sur bien d'autres ; et voilà le mal.

DIDIER.

La petite a raison.... cette enfant-là a une solidité de jugement inconcevable pour son âge ; et ce que tu peux faire de mieux au monde... c'est de suivre ses avis.

M. TARDIF.

Oh! je sais bien que Madeline a de l'affection pour moi ; et qu'elle ne veut que mon bonheur..... Mais songe donc que je me suis avancé, que me voilà engagé avec mademoiselle ou madame Ursule.

MADELINE.

Qu'importe ?... il n'y a rien de conclu... rien de signé

DIDIER.

C'est juste.... tu peux toujours battre en retraite..... une marche rétrograde... c'est dans ton genre.

M. TARDIF.

Pour ce qui est de reculer.... ce n'est pas là ce qui m'embarrasse... mais songez donc que le mois avance; et que si je manque ce mariage-là, il n'y en aura peut-être plus.

MADELINE.

N'est-ce que cela? nous avons votre affaire.... Nous en avons un autre.

M. TARDIF.

Il serait possible!... elle en avait donc en réserve pour les accidens!..... Mais c'est que, vois-tu, il faudra faire encore connaissance, il faudra faire ma cour..... et quand je songe au peu de temps qui me reste...

MADELINE.

Du tout, vous la connaissez depuis long-temps..... (*A Didier qui lui fait des signes.*) Laissez-moi donc faire..... et elle soupire pour vous..... elle vous aime en secret.

M. TARDIF.

Vraiment!

MADELINE.

En un mot, c'est mademoiselle Félicité, la sœur de votre ami.

M. TARDIF.

Que dites-vous?

DIDIER.

Oui, mon cher Tardif, je ne t'en aurais jamais parlé... mais puisque Madeline nous a trahis!..... cette fois, par exemple, tu es sûr qu'il n'y a pas d'erreur... jusqu'à présent, je t'en réponds bien, ma sœur n'a pas trouvé de maris... Dieu! la pauvre fille!... on ne peut pas lui reprocher cela.

M. TARDIF.

Je te crois bien... mais est-ce que son âge?...

DIDIER.

Elle est plus jeune que toi... et tu es un jeune homme... d'ailleurs, j'espère que tu es bien revenu des femmes de vingt-sept ans... et que pour te séduire, il te faut maintenant quelque chose de plus.

M. TARDIF.

Oui, sans doute... mais son humeur... il me semble qu'elle était un peu vive...

DIDIER.

Autrefois, dans votre jeunesse..... mais depuis, elle a bien changé..... voilà dix ans qu'elle est établie à Paris et que tu ne l'as pas revue.

M. TARDIF.

C'est vrai... c'est vrai, on ne peut plus juger.

DIDIER.

Enfin, mon ami, ce n'est pas parce qu'elle est ma sœur; mais c'est une bonté d'âme, une douceur de caractère, une sévérité de principes...

MADELINE.

Et puis, ce que j'y vois de mieux, c'est l'amour qu'elle a pour vous; et quand on aime les gens, on fait tout pour les rendre heureux.

DIDIER.

Madeline a raison; et tu verras les soins, les égards.. enfin, c'est aujourd'hui ta fête... la saint Placide.

M. TARDIF.

C'est, ma foi, vrai... Je l'avais oublié.

DIDIER.

Eh bien! elle y avait pensé; elle y pense encore;... elle te fait là, des bouquets, des couplets...

M. TARDIF.

Il serait possible!... cette chère Félicité!

DIDIER.

Vois donc, quelle perspective!..... nous ne ferons plus qu'une même famille, qu'un seul ménage.... un frère es

un ami que donne la nature... à plus forte raison un beau-frère... l'amour, l'amitié... l'hymen, tout se trouve réuni.

M. TARDIF.

C'est fini, je suis décidé.... voilà la femme qu'il me faut.

DIDIER.

A la bonne heure.... mais en amour, comme en affaires, je ne connais que la promptitude ; je vais te présenter à ma sœur.

M. TARDIF.

Non, mon ami, encore un instant.

DIDIER.

Est-ce que tu hésites?

M. TARDIF.

Du tout... mais pour une entrevue de mariage, je vais mettre mon habit neuf.

MADELINE.

Et moi, prévenir la future.

DIDIER.

A quoi bon? nous aurions sur le champ signé un petit projet de contrat.

M. TARDIF.

Écoute donc... il y a dix ans que nous ne nous sommes vus.

AIR : *Je regardais Madelinette:*

D'attraits ta sœur était pourvue ;
Toujours, sans doute, elle en aura ;
Mais moi.... c'est la grande tenue
Qui peut voiler ces dix ans-là.

MADELINE, *regardant M. Tardif.*

Mais mon parrain, plus j'le regarde,
Est encor très-bien, dieu-merci ;
Comme au temps il ne prend pas garde,
Le temps n'a pas pris garde à lui.

MADELINE.

Allez vîte à votre toilette,
D'espoir tous mes sens sont émus ;
Ah ! pour nous quel bonheur s'apprête !
Non, nous ne vous quitterons plus.

ENSEMBLE.

M. TARDIF et DIDIER.

Allons { je vole à ma / va vîte à ta } toilette.

D'espoir tous mes sens sont émus ;
Ah pour nous quel bonheur s'apprête!
Non, tu ne nous quitteras plus.

(*M. Tardif sort par le fond, et Madeline entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE IX.

DIDIER, *seul.*

Ma foi... ce n'est pas malheureux... car je désespérais d'établir jamais ma sœur... il n'y avait qu'un ami intime... il fallait ça... au fait, cependant Félicité est bonne fille, si ce n'était ses accès de colère... parce que dans ces momens-là elle ne connaît rien ; mais du reste... (*regardant à droite par la porte vitrée.*) Eh ! mais qui vient-là ? C'est notre aimable veuve.

SCÈNE X.

DIDIER, URSULE.

URSULE, *sortant de la porte vitrée et serrant un papier dans son sac.*

Je n'ai pas perdu de temps, et tout est disposé... il faut maintenant s'entendre avec M. Tardif.

DIDIER, *s'avançant.*

Me sera-t-il permis, belle dame, de vous présenter mes hommages ?

URSULE, *à part.*

Grand dieu !... M. Didier, le notaire de Montgeron !... (*haut.*) Quoi! monsieur, vous êtes en ce pays?

DIDIER.

Oui... je suis venu passer une huitaine chez mon ami Tardif... n'avez-vous pas quelque chose à lui dire?

URSULE, *troublée.*

Non, monsieur... je demeure dans la maison; et je traversais le jardin pour être plutôt rentrée chez moi, où l'on m'attend. (*se remettant.*) J'espère que nous aurons le plaisir de vous voir.

DIDIER.

Oui, belle dame... d'autant que j'ai à vous remettre des papiers de la succession de votre...

URSULE, *l'interrompant vivement.*

Il suffit... il suffit... mille pardons de vous quitter... (*à part.*) Hâtons-nous de prévenir ses confidences, ou tout est perdu... (*haut.*) Monsieur, je suis ravie d'une pareille rencontre. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DIDIER, *seul.*

Et moi donc !... ma vue l'a un peu déconcertée... Elle ne s'y attendait pas. C'est là le bon... des surprises, des coups de théâtre... il faut ça... (*apercevant Félicité.*) Eh ! viens donc, ma chère amie... je remue ciel et terre en ta faveur.

SCÈNE XII.

DIDIER, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ.

Comment, mon frère, ce que Madeline vient de m'apprendre serait-il vrai ?

DIDIER.

Eh oui, sans doute.... Je crois qu'enfin nous tenons un établissement.

FÉLICITÉ.

Vous voyez donc bien ce que je vous disais... Rien n'était plus facile; et si vous aviez voulu vous en occuper... il y a long-temps que ce serait fait.

DIDIER.

Est-elle aimable! voilà pourtant comme elle me remercie... Enfin, ma sœur, c'est un coup du ciel; je n'espérais pas pour toi un aussi beau mariage... dix mille livres de rente, et un homme qui est encore fort bien.

FÉLICITÉ.

Il me semble que, de son côté, il n'a point fait... non plus une mauvaise affaire, et qu'il pouvait plus mal choisir.

AIR : *De Voltaire chez Ninon.*

Voyez cet embonpoint flatteur !
Voyez quelle tournure aisée !

DIDIER, *à part.*

Quel beau rouge ! quelle fraîcheur !
Dieu ! comme elle est bien déguisée !
Tâchons avec même bonheur,
Pour rendre la chose plus sûre,
Qu'elle fasse pour son humeur,
Ce qu'elle a fait pour sa figure.

(*Haut.*) Vois-tu, ma sœur, à cause de Tardif... il faudrait peut-être aujourd'hui... t'observer un peu.

FÉLICITÉ.

Est-ce que vous ne me trouvez pas bien ?

DIDIER.

Si fait... mais il y a des futurs exigeans, qui tiennent au caractère... Voilà pourquoi je t'avertis de prendre garde... quand on se marie... il faut cela.

FÉLICITÉ.

Vous voulez me faire entendre par là que mon humeur ne lui convient pas.

DIDIER.

Je n'ai pas dit cela... mais tâche de t'en faire un qui lui convienne; car il est impossible de voir un esprit plus à rebours.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

FÉLICITÉ, *vivement.*

Mais c'est qu'il est impossible d'être plus contrariant ; et il faut toujours que ce soit moi qui cède.

DIDIER, *s'échauffant.*

Témoin, ce matin, où nous nous sommes disputés tout le temps de la route, au point que Cocotte en a pris le mors aux dents.

FÉLICITÉ.

J'avais peut-être tort... oser soutenir que j'ai quarante-neuf ans.

DIDIER.

Parbleu ! je le soutiens, parce que tu les as.

FÉLICITÉ.

Je ne les ai pas.

DIDIER.

Tu les as.

FÉLICITÉ.

Je ne les ai pas...

DIDIER.

Et moi, je te le prouverai bien.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, M. TARDIF, *en grande toilette.*

FÉLICITÉ, *allant à M. Tardif.*

Voici justement M. Tardif... j'en suis enchantée... il vient bien à propos.

M. TARDIF, *s'inclinant.*

Vous êtes trop aimable.

FÉLICITÉ.

Il jugera entre nous.

DIDIER, *lui faisant signe.*

Ce n'est pas nécessaire.

FÉLICITÉ, *sans l'écouter.*

Si vraiment, il connaît notre famille, et nous avons été élevés ensemble.

TARDIF.

De quoi s'agit-il ?

DIDIER.

C'est une discussion inutile... Tardif sait bien comme moi que tu es mon aînée.

FÉLICITÉ, *vivement.*

Ce n'est pas vrai.

DIDIER.

Je suis de 84...

FÉLICITÉ.

Et moi aussi.

DIDIER, *s'échauffant.*

Nous sommes donc jumeaux?

FÉLICITÉ.

Probablement... c'est cela que nous nous entendons si bien...

M. TARDIF.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

DIDIER, *à part.*

Dieu! quelle imprudence! (*haut*) Mais ma bonne sœur, finissons, je t'en prie...

FÉLICITÉ, *hors d'elle.*

Non, non, personne ne me fera taire, quand j'ai raison.

DIDIER, *impatienté.*

Alors, va au diable... te mariera qui voudra... moi, je ne m'en charge plus...

AIR : *Cœur infidèle.*

ENSEMBLE.

DIDIER et FÉLICITÉ.

Non, rien n'égale ma colère;
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre,
Rien n'est égal à ma colère;

M. TARDIF *à part.*

Ah ! juste ! ciel quelle colère !
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre !
Le bel hymen que j'allais faire !

M. TARDIF.

C'est bien son ancien caractère !

MADELINE, *accourant, un papier à la main.*

Mon dieu ! quel bruit ai-je entendu !

M. TARDIF.

Tu viens bien à propos, ma chère ;
Encore un hymen de rompu.

ENSEMBLE.

DIDIER et FÉLICITÉ.

Non; rien n'égale ma colère ;
Pour une sœur et pour un frère
Se voir ainsi toujours en guerre,
Le bel hymen { qu'il allait / que j'allais } faire.

M. TARDIF et MADELINE.

Ah ! juste ciel ! quelle colère !
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre
Le bel hymen { que j'allais / qu'il allait } faire.

Félicité rentre dans sa chambre, à droite ; Didier sort par le fond.

SCÈNE XIV.

MADELINE, M. TARDIF.

Ils restent quelque temps en face l'un de l'autre, et se regardent sans rien dire.

M. TARDIF.

Et bien !... qu'en dis tu? je l'échappe belle... Vois-tu ce que c'est que de se presser ?... Si jamais cela m'arrive maintenant.

MADELINE.

Je n'en reviens pas... je n'aurais jamais cru que vous fussiez d'une défaite aussi difficile... et j'en suis restée là (*montrant le papier qu'elle tient à la main*) avec ma lettre.

M. TARDIF.

Qu'est-ce c'est que cela ?

MADELINE.

C'est de maadame Ursule qui vient de l'envoyer ; et voyez-vous, mon parrain... je crois maintenant que celle-là valait mieux.

M. TARDIF, *tout en décachetant le paquet.*

Je le crois aussi... au moins, elle était douce et aimabla... mais quand je pense à la tromperie qu'elle m'a faite... si jamais elle m'y ratrappe!... (*jetant les yeux sur le papier.*) Ah, mon dieu!

MADELINE.

Qu'est-ce donc?

M. TARDIF.

C'est le contrat de mariage qu'elle m'envoie, avec une lettre d'elle, signée *veuve Ursule.*

MADELINE.

Là... vous voyez donc bien qu'elle ne voulait pas vous tromper.

M. TARDIF, *lisant :*

« Monsieur,

» Des raisons d'intérêt et de famille que je vous ferai » connaître, m'avaient engagée à taire un précédent ma- » riage... Il m'eût été doux de vous laisser une erreur qui » semblait vous plaire; mais aux termes où nous en » sommes, la plus grande franchise doit régner entre » nous; et je vous prie de vouloir bien m'accorder un mo- » ment d'entretien.

Votre servante,

veuve URSULE PINCÉ. »

J'ai tort, Madeline ; j'ai été injuste envers elle.

MADELINE.

Oui, mon parrain... et pour réparer l'injure que vous lui avez faite... si j'étais de vous, je lui renverrais le contrat tout signé.

M. TARDIF.

Tu as peut-être raison... allons, me voilà décidé... nous verrons... à y penser... dans quelque temps.

MADELINE.

Mais du tout... vous allez encore arriver au dernier

moment... et d'ici là votre ami Didier va vous parler pour sa sœur... va vous tourmenter encore.

M. TARDIF.

C'est vrai... Vois dans quel embarras je me trouve... Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

MADELINE.

AIR : *Ces postillons.*

Je signerais c'contrat de mariage.

M. TARDIF.

Quoi! sur le champ?

MADELINE.

C'est le meilleur parti.
Dès qu'il saura que l'hymen vous engage,
Monsieur Didier verra qu'tout est fini;
De ses poursuit's vous serez à l'abri.
(*écoutant*) Mais je l'entends; je tremble qu'il ne sorte;

M. TARDIF, *prenant le contrat et signant.*

Dépêchons-nous... j'ai si peur... de sa sœur...

MADELINE.

Non, mon parrain, ce n'est pas lui.

M. TARDIF.

N'importe,
J'ai signé de frayeur.

M. TARDIF, *appelant.*

Dubois... (*un domestique parait*), tu vas porter ce papier...

DUBOIS, *prenant le papier.*

Oui, monsieur... (*à Madeline*) Mademoiselle Madeline, voilà une lettre qui arrive pour vous.

MADELINE.

Ah! c'est de Julien.

M. TARDIF, *à Dubois.*

Tiens, c'est pour madame Ursule notre propriétaire... et va vite de peur que je ne te rappelle. (*Dubois sort*) il n'y a donc plus à s'en dédire... me voilà avec une femme.

MADELINE.

Eh bien! mon parrain, puisque c'est fini, vous devez être content.

M. TARDIF.

Il me semble que non... et ça me fait au contraire un drôle d'effet de me voir marié.

MADELINE.

C'est singulier... et moi aussi... Enfin, mon parrain, pourvu que ça tourne à bien, et que vous soyez heureux.

M. TARDIF.

Je l'espère, Madeline... d'autant plus que nous y avons mis le temps... Quoi qu'il en soit, je n'ai que ma parole... Grâce à toi, me voilà enfin marié... C'est maintenant ton tour, et dès demain... Adieu, mon enfant, je te laisse lire ta lettre... tu vas épouser Julien... tu vas être heureuse... tu ne penseras plus à moi.

MADELINE.

Si, mon parrain, toujours.

M. TARDIF.

Et tu viendras me voir ?

MADELINE.

Oui, mon parrain.

M. TARDIF.

Et si ton mari ne voulait pas?

MADELINE.

C'est égal.

M. TARDIF.

Voilà un bon naturel... voilà de l'attachement... et puis, je ne l'avais jamais regardée comme cela... ce petit minois agréable... cette petite tournure... cette... (*se reprenant*) Lis ta lettre, mon enfant, lis ta lettre... Je vais trouver Didier, pour nous séparer bons amis, et lui faire part de mon mariage... (*soupirant*) Si ma femme venait...

MADELINE.

Votre femme !...

M. TARDIF.

Oui... ma propriétaire.

MADELINE.

C'est juste... je n'étais pas encore au fait de l'autre nom... et j'aurai de la peine à m'y habituer.

M. TARDIF.

Et moi, donc!... Eh bien, si elle vient, tu la recevras... J'aime autant que ce soit toi... Adieu, Madeline.

MADELINE.

Adieu, mon parrain.

(*M. Tardif sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

MADELINE, *seule.*

Je ne sais pas pourquoi il a un air si triste et si malheureux... Il n'y a pourtant pas long-temps que le mariage est décidé... Si c'est déjà le commencement... Voyons donc... (*décachetant la lettre*) cette lettre... car je ne devine pas pourquoi Julien m'écrit, quand il pourrait venir me parler... (*elle lit*) « Mademoiselle, l'amour est agréable... (*s'interrompant*) Ah, mon dieu! qui vient là?... C'est madame Ursule...

(*Elle remet la lettre dans sa poche.*)

SCÈNE XVI.

MADELINE, URSULE.

URSULE.

Bonjour, Madeline... votre parrain est-il là?

MADELINE.

Non, madame... Mais si vous voulez attendre un instant au salon... je vais l'avertir.

URSULE.

A la bonne heure.

MADELINE.

Vous avez reçu un certain papier qu'il vous a envoyé?

URSULE.

Oui, sans doute; et je l'ai adressé à mon notaire.

MADELINE.

Ainsi, c'est une affaire terminée.

URSULE.

Grâce à vous, Madeline... car je sais, par M. Tardif, que c'est vous qui l'avez décidé à ce mariage.

MADELINE.

Oh! mon dieu, oui, madame... et si j'osais vous faire une prière...

URSULE.

Comment donc!... Après tout ce que je vous dois, je serais bien ingrate... vous n'avez qu'à parler, ma chère enfant.

SCÈNE XVII.

Les Précédens, M. TARDIF, *entrant par le fond, et s'arrêtant.*

M. TARDIF.

Ah, mon dieu!... les voilà toutes deux... attendons qu'elle soit sortie. (*Il entre dans le cabinet.*)

MADELINE, *à Ursule.*

Eh bien, madame, puisque vous allez l'épouser, tâchez, je vous prie, de le rendre bien heureux.

URSULE.

Pouvez-vous en douter, ma chère?

MADELINE.

C'est que je sais mieux que personne combien il le mérite... il est si bon, si aimable... Tenez, madame, je vais d'avance vous faire connaître son caractère... ça pourra vous être utile... D'abord, il n'est pas vif; mais ne vous impatientez pas à l'activer, parce qu'il ne changera pas... il est comme ça.

URSULE.

C'est ce que nous verrons... Écoutez, Madeline, vous

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

êtes une bonne fille; et avant tout, il faut nous entendre... Vous aimez votre parrain, moi aussi... vous voulez son bonheur, c'est tout ce que je désire.... il faut donc, pour cela, que vous me secondiez en tout... en un mot, que vous continuiez à me servir comme vous l'avez déjà fait; et vous ne vous en repentirez pas.

MADELINE.

Comment donc, madame! je ne demande pas mieux.

URSULE, *à part.*

J'en étais sûre... elle est à moi. (*haut*) Eh bien, ma chère, au lieu de laisser M. Tardif vivre comme il le fait, je prétends d'abord le mener dans le monde... dans la société.

MADELINE.

Justement... c'est qu'il n'aime pas cela.

URSULE.

Oui... mais si je l'aime... quand on a de la fortune, il faut en jouir... il faut s'en faire honneur... Il est encore dans un âge à aller au bal, et il m'y menera.

MADELINE.

Ah, mon dieu! vous allez le rendre malade... lui qui est toujours couché à dix heures.

URSULE.

A Melun, c'est bien... mais comme nous irons à Paris...

MADELINE.

A Paris!... ne vous en avisez pas... S'il quittait ce pays... il mourrait de chagrin.

URSULE.

Soyez tranquille, cela me regarde... et si vous voulez être de mon parti, nous saurons bien l'y forcer.

MADELINE.

Comment!... est-ce que vous voulez le contraindre... et commander chez lui?

URSULE.

Du tout... jamais on ne commande... mais quand on veut, on se fait toujours obéir... c'était comme ça avec mon premier mari.

MADELINE.

Ah, mon dieu !... vous aviez donc aussi des disputes ?

URSULE.

Jamais nous n'avons eu une querelle... Moi, le contrarier !... oh dieu !... c'est si loin de mon caractère... mais avec des vapeurs, et des attaques de nerfs, on fait toujours vouloir ce qu'on veut... ils y sont forcés, par ordonnance du médecin... Adieu, Madeline, je vais attendre au salon... dès qu'il le faudra, je commencerai... je prendrai mes spasmes et mes irritations nerveuses... s'il le faut même, j'aurai une petite attaque.

(*Elle va du côté du salon à droite.*)

M. TARDIF, *sortant du salon.*

A merveille !

URSULE.

Oh dieux !... je vais me trouver mal !...

M. TARDIF.

Ce n'est pas la peine... je n'y croirais pas... Après le petit système de conduite que vous venez de dévoiler vous-même... c'est fini entre nous.

URSULE, *feignant un grand trouble.*

Quoi, monsieur !... me faire une pareille scène !

M. TARDIF.

C'est inutile, vous dis-je... j'ai tout entendu... et vous pouvez déchirer le contrat.

URSULE, *d'un air pénétré.*

Il suffit, monsieur... Je vois que vous cherchez un prétexte pour rompre avec moi... Je me flatte que vous rougirez un jour d'avoir écouté de faux rapports... (*s'essuyant les yeux*) et quel que soit le parti que vous preniez... j'aurai du moins la consolation d'avoir été victime d'une injustice que je ne méritais pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

TARDIF, MADELINE.

M. TARDIF.

C'est ça, l'autre n'était que colère, et celle-ci est hypo-

crite.... encore un mariage de manqué.... car je plaiderais plutôt... Madeline.

MADELINE.

Quoi! mon parrain, vous étiez-là ?

M. TARDIF.

Oui, mon enfant, et c'est fini... j'y renonce... je ne suis pas mariable... Il y a quelque chose en moi qui s'y oppose... tout décidé... j'aime mieux être ruiné... ça me coûtera moins cher...

MADELINE.

Pourquoi donc ca, mon parrain?... il ne faut pas vous décourager.

M. TARDIF.

C'est un parti pris... mais n'importe; ça n'empêche pas ton mariage avec Julien... écris lui, ou plutôt qu'est-ce qu'il te disait-là ?

MADELINE.

Est-ce que j'ai eu le temps de le voir ?

(*Elle lit.*)

» Mademoiselle,

» L'amour est agréable; mais c'est quand on a quelque » chose en ménage... Votre parrain que je révère, vous a » promis trois mille francs de dot; et c'est bien à lui... » Mais on dit qu'il va se marier, et c'est mal... parce » qu'enfin, après lui, il nous en serait revenu... du moins » j'y comptais... Il faut alors, si son mariage a lieu, qu'il » double la dot, ou qu'il assure quelque chose... sans cela, » il ne faut plus penser entre nous, mademoiselle, à une » alliance avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

CLAUDE JULIEN,
commis aux octrois.

Eh bien, par exemple... je ne lui aurais jamais cru de pareils sentimens.

M. TARDIF.

Ecoute donc... c'est assez juste... Ce garçon pense à sa fortune, et à son avenir... et puisqu'il lui faut six mille francs... que je me marie, ou non... tu les auras, Madeline, je te les donnerai...

MADELINE.

Et moi, je n'en veux pas... je ne veux pas d'un tel mari... c'est donc pour votre argent qu'il m'épousait... et il comptait sur votre héritage... ah bien oui... (*déchirant le papier*), je le prends au mot, et je dis comme vous : « Plus de mariage... tout est fini. »

M. TARDIF.

Comment, est-ce que tu ne l'aimais pas?

MADELINE.

Moi!... ça ne m'est jamais venu à l'idée... je me mariais... parce qu'on dit qu'il faut se marier; mais après une conduite comme celle-là, j'aimerais mieux rester fille toute ma vie, que d'épouser M. Julien.

M. TARDIF, *avec joie.*

Il serait vrai!... (*se reprenant*) Dis donc, Madeline... c'est singulier, nous voilà tous deux dans la même position.

MADELINE, *qui s'est assise, et qui a pris son ouvrage.*

Comment cela?

TARDIF, *s'appuyant sur le dos de sa chaise.*

Nous sommes tous deux à marier.

MADELINE.

Oui, mon parrain.

M. TARDIF.

Tu attends un mari... et je cherche une femme.

MADELINE.

C'est vrai.

M. TARDIF, *d'un air d'embarras.*

Eh bien... il me semble que sans nous donner tant de peine... et sans aller bien loin, nous pouvons trouver tous les deux ce qui nous manque.

MADELINE, *d'un air étonné.*

Comment, mon parrain! qu'est-ce que vous voulez dire?

M. TARDIF.

AIR : *Elle fut heureuse au village.*

Oui, tout-à-l'heure j'écoutais
Ce plan, et si doux, et si sage,
Qu'à ma femme tu prescrivais
Pour le bonheur de mon ménage.
Mais pour bien l'observer en tout,
Cela demande un soin extrême....
Tu n'en viendras jamais à bout,
Si tu ne t'en charges toi-même.

MADELINE, *avec joie, et jetant son ouvrage.*

O ciel! moi! votre femme!... ça n'est pas possible!...

M. TARDIF.

Si, Madeline... c'est un service à me rendre... je ne trouverai jamais mieux que toi... et si tu m'aimes...

MADELINE.

Moi, mon parrain! je n'ai jamais aimé que vous.

M. TARDIF, *lui baisant la main.*

Dieu, quel bonheur! eh bien! Madeline, moi aussi... et c'est d'aujourd'hui que je m'en suis aperçu.... mais tu le sais bien, je suis toujours en retard.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

Les Précédens, DIDIER.

DIDIER.

Dieu! que vois-je!

M. TARDIF.

Encore un changement... c'est mon troisième mariage d'aujourd'hui; mais celui-ci est définitif.

DIDIER.

Eh, bien! morbleu, tu as raison... Dès que ça n'est pas ma sœur que tu épouses, j'aime encore mieux Madeline que ta veuve Ursule... celle-là au moins est bonne fille, qui ne

te trompera pas; et en ménage, autant que possible, il faut ça.

M. TARDIF.

Ce cher ami... je suis bien fâché, pour ta sœur Félicité, que ça n'ait pu s'arranger autrement.

DIDIER.

Oh! que ça ne t'inquiète pas... elle y est faite.... ce n'est pas la première fois que cela arrive.

M. TARDIF.

Ah ça, mes amis, vous savez qu'il n'y a pas de temps à perdre... nous publierons le premier ban demain, ou après demain.... ou mercredi au plus tard.

MADELINE.

Du tout, mon parrain.... ne vous en mêlez pas..... nous nous en chargerons, M. Didier et moi.

DIDIER.

A la bonne heure... demain la publication, demain le contrat.... et aujourd'hui la fête... car nous sommes venus pour cela.

MADELINE.

Ah, mon dieu ! mon parrain, c'est vrai, je n'y pensais plus, et votre bouquet.....

M. TARDIF, *souriant.*

Sois tranquille.... je l'aurai.

VAUDEVILLE.

AIR : *Le Luth galant.*

M. TARDIF.

Depuis long-temps quoiqu'il fût attendu,
Jamais chez moi l'amour n'avait paru ;
Lorsque j'y renonçais, il vient sans qu'on l'invite ;
Malgré mes cinquante ans, ce dieu me rend visite ;
De peur qu'il ne reparte accueillons le bien vîte :
Mieux vaut tard que jamais.

DIDIER.

Vous qui vivez de guerre et de procès,
Vous n'épargnez ni l'encre ni les frais ;
Chez vous on s'arrondit; mais aussi dieu sait comme !
Oui, de probité seule on se montre économe...
Mais dès qu'on sera riche, on veut être honnête homme :
Mieux vaut tard qne jamais

M. TARDIF.

J'eus un cousin tardif de son métier,
Qui ne pouvait obtenir d'héritier...
Veuf, et d'un autre hymen rêvant la perspective,
Il épouse une agnès aimable, jeune et vive.
A soixante et dix ans, son premier fils arrive :
Mieux vaut tard que jamais.

MADELINE, *au public.*

Pour les mariag's on envoi' des billets,
V'nez pour le mien prend' les votr's ici près ;
Les fêt's où l'on vous voit sont toujours les meilleures :
Pour nous quelques instans sortez de vos demeures,
Venez quand vous voudrez... fût-ce même à neuf heures :
Mieux vaut tard que jamais.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Le Libraire POLLET *est Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES DEUX FORÇATS, ou la Meûnière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol 1 25

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, a-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*.. 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche. 1 50

LE BEAU-FRERE, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LE COMMISSIONNAIRE, mélodrame en 3 actes, par MM. Ferd. Laloue et Ménissier. 1 25

LE MULATRE ET L'AFRICAINE, mélodrame en 3 actes, par MM. Frédéric et Laqueyrie 1 25

LA PETITE SOMNAMBULE, vaudeville en un acte, par MM. Ch. Dupeuty et Ferd. de Villeneuve. 1

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DIAMANT, mélodrame en trois actes, par M. Victor Ducange. 1 25

LE COLONEL DE HUSSARDS, mélodrame en trois actes, par MM. Ménissier et Chavanges. 1

LE RETOUR A LA FERME, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Achille Dartois et Brisset. 1 50

E PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

(DRALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel